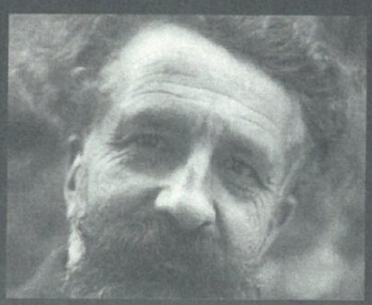
La Vie en Champagne

numéro 93 - janvier / mars 2018 - 8 euros

La navigation de la Seine sous l'Ancien Régime

Nicole Mauroy

Saint-Martin-ès-Vignes



Gaston Bachelard

Géraldine Roux.
(Cl. DR).

Dix questions à...

Géraldine Roux

Rencontre avec la directrice de l'Institut Rachi qui est aussi une spécialiste de Maïmonide, l'une des plus éminentes autorités rabbiniques médiévales.

***La Vie en Champagne* : Au cœur de la judaïté, qui est Rachi ?**

Géraldine Roux : Rachi, acronyme de Rabbi Salomon ben Isaac (1040-1105), est tout simplement le plus grand commentateur de la Torah, écrite et orale, dans le monde juif, et qui a largement influencé la lecture de la Bible chrétienne, jusqu'à Martin Luther dans sa traduction de la Bible en allemand. À l'aube du 2e millénaire, Rachi s'est nourri, dans ses années de jeunesse, des nouvelles méthodes d'interprétation de la Torah, inaugurées en Andalousie, en Italie et en Allemagne. Il les a apprises avec ses maîtres de Mayence, Worms et Spire. Jusque là, la Torah était lue de manière dialectique, servant de mode d'emploi à l'usage quotidien, depuis sa lecture globale, sans réflexion réelle sur son texte et son mode d'écriture. Ces nouvelles écoles s'attachent alors à introduire une méthode scientifique de lecture : comparer les manuscrits pour repérer les erreurs de copistes et les difficultés de sens, étudier la morphologie des mots, leurs racines, recopier tous ces textes et en faire un manuscrit unique depuis le regroupement des autres manuscrits. La révolution de l'an mille est la découverte de la philologie. Prendre le texte au sérieux et lui découvrir son sens propre et non tel qu'on voudrait qu'il soit. De retour à Troyes après ses études, Rachi s'appuie sur cet enseignement et développe sa propre méthode d'interprétation : clarifier les obscurités de la Torah pour que même un enfant de huit ans soit capable de la lire, depuis le Texte, sans en sortir. Ce n'est pas à nous d'ajouter du sens au Texte, c'est le Texte qui nous parle. C'est là, la révolution Rachi et depuis nous ne pouvons plus lire la Torah sans son éclairage qui nous en ouvre le sens.

***LVEC* : Comment envisager l'Institut Rachi, dans ce contexte ?**

GR : L'Institut Rachi a été fondé en 1990 par le Grand Rabbin Sirat et Robert Galley depuis un constat assez sombre. Rachi, le plus grand commentateur de la Torah et de la Bible, connu dans le monde entier, est un parfait inconnu dans la ville où il a vécu. Créer un institut permettait de le faire découvrir. Non pas depuis une mémoire matérielle mais depuis son esprit : l'ouverture du judaïsme sur le monde, dans sa diversité. La vocation de l'Institut est alors devenue double : diffuser l'esprit Rachi, dans l'espace de la judaïcité, c'est-à-dire du judaïsme dans la cité, celle de la République française, à travers une éducation à la culture pour tous ; adosser ses cours au Centre universitaire de Troyes, qui lui-même venait de naître, afin de former des étudiants et des chercheurs à la singularité de la pensée juive où il n'existe pas de vérité unique ou gravée dans le marbre mais une multiplicité d'étincelles de sens.

Alors l'Institut Rachi, non-confessionnel et pas seulement universitaire, peut apparaître comme un lieu non-lieu. Un lieu du seuil. Ni dedans, ni dehors, mais à la confluence des cultures. Cette situation n'est pas toujours confortable puisque si on y vient en recherchant un espace de prière ou de pratique de rites, on ne peut qu'être déçu et si on

le considère depuis une stricte laïcité, les thèmes proposés peuvent dérouter. Et c'est le paradoxe de ce lieu singulier dans le paysage culturel français que je trouve si riche et porteur.

LVEC : Quelles missions l'Institut Rachi se donne-t-il ?

GR : L'Institut Rachi propose, dans la journée, des cours qui s'adressent aux étudiants, aux lycéens et à toute personne intéressée par la pensée et la culture juives avec des cours de philosophie et de littérature médiévales, de commentaires Rachi, de langues (arabe littéraire, hébreu biblique, hébreu moderne), de pensées juive et musulmane en terres d'Islam, de philosophie juive et des séminaires dont, nouveautés cette année, un atelier de lectures des textes fondateurs des monothéismes et un séminaire sur « les dynamiques de la haine ». Ces cours et séminaires sont construits en partenariat avec des universités du Grand Est (Metz et Strasbourg), de Paris et l'Institut Européen Emmanuel Levinas. Et nous proposons également des conférences grand public et des journées d'études, sur des thèmes d'actualité. Nos missions ? Articuler enseignements et recherches spécialisés avec des découvertes et des réflexions grand public. Et à moyen terme, nous élaborons le projet de devenir un observatoire des monothéismes, s'adossant sur le savoir scientifique et universitaire, afin de donner, à tous, des clés de compréhension de ce qu'on nomme, de manière souvent vague, le « phénomène religieux » et de donner des clés de lectures de ce patrimoine culturel afin de sortir et du communautarisme qui conduit à l'intolérance et du rejet qui mène à la violence.

Porte d'entrée de l'Institut Rachi.
(Cl. Jean-Louis Humbert, septembre 2017).

LVEC : Dans cette dynamique, quelles missions sont-elles données à la directrice ?

GR : Elles sont assez variées, de l'entretien de la chaudière à la surveillance de l'état des combles... Plaisanterie mise à part, les activités sont variées, ce qui rend le travail passionnant. Bien sûr, la partie administrative est la plus importante, pas toujours la plus drôle, mais elle comprend aussi l'organisation des cours, des événements et quand tout se déroule bien, c'est très gratifiant. Comme un peu la préparation d'un bon repas entre amis. Inviter et rencontrer des intervenants, découvrir avec eux des sujets sur lesquels je n'ai jamais travaillé, et des personnalités toujours singulières. Celles des enseignants, des conférenciers et des auditeurs. Les missions vont de l'enseignement – puisque j'assure également des cours de philosophie à l'Institut Rachi, au Centre Universitaire de Troyes et dans les lycées partenaires – au contact permanent avec Troyes Champagne Métropole et le Centre universitaire de Troyes parce que l'Institut Rachi s'inscrit dans l'enseignement supérieur de l'agglomération. S'ajoutent à cela la création et la pérennisation de partenariats scientifiques, universitaires et culturels dans le Grand Est mais aussi à Paris et en Europe. Le but est de consolider les bases et d'innover, de proposer un programme diversifié, depuis les colloques ultra spécialisés aux conférences grand public qui se construisent sur fond d'interrogations contemporaines.

LVEC : Au fond, la vraie question : comment êtes-vous arrivée à Troyes ?

GR : Quand le Grand Rabbin Sirat, alors président de l'Institut Rachi, m'a appelée en juillet 2009, pour me demander si j'accepterais d'assurer une charge de cours de philosophie médiévale, à ma grande honte, je ne savais pas situer Troyes sur une carte. Certes, pas en Macédoine, mais c'était tout comme. Je venais de soutenir ma thèse à Strasbourg sur Maïmonide et d'achever mon cycle d'études, alors j'ai été partante tout de suite. Et quand je

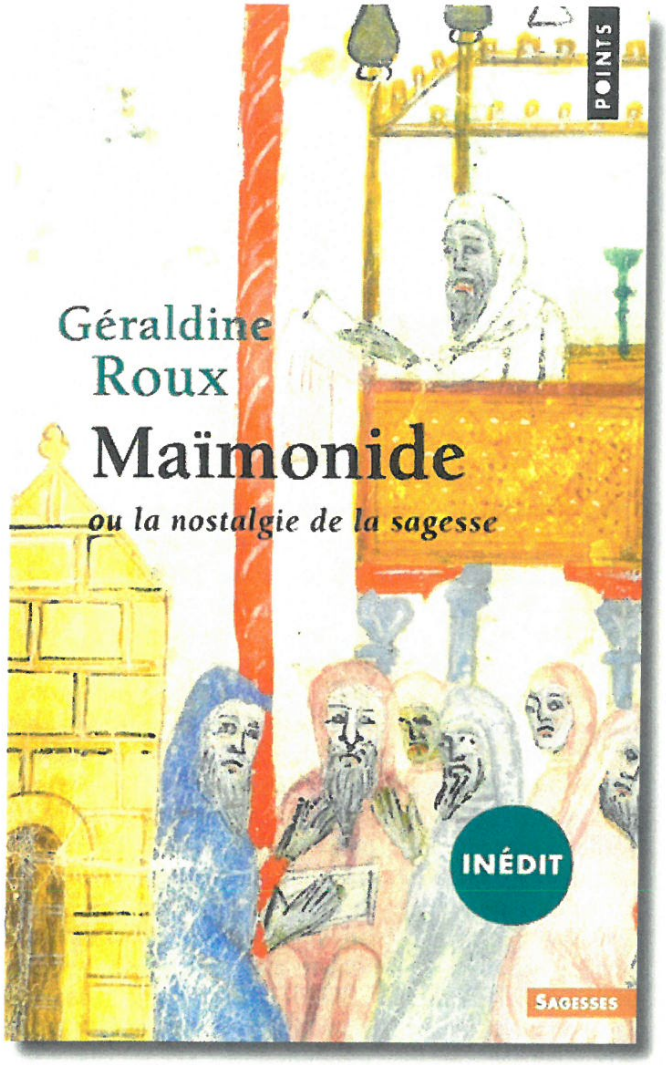
suis arrivée à Troyes, cela a été le coup de foudre pour la ville. Les maisons à colombages, et comme un air de douceur, l'âme de la ville. Un an plus tard, le Grand Rabbin Sirat me demandait de prendre la direction de l'Institut Rachi, ce que j'ai accepté, l'étonnement passé. Je sortais des études, femme, pas rabbin, non-juive et non-croyante depuis ma perplexité de maïmonidienne... c'était très étonnant pour moi et j'ai fait l'expérience de sa grande ouverture d'esprit. Alors, rien ne me prédestinait à venir à Troyes. Depuis le rivage de la philosophie, étudiant la pensée juive en terres d'islam, je me suis retrouvée en France du nord, plongée dans le Moyen Âge ashkénaze, celui des commentaires rabbiniques. Et de ce qui a été, au début, un choc culturel, j'ai découvert que ces univers ne sont pas incompatibles, loin de là. Qu'ils s'irriguent l'un l'autre et cette rencontre a radicalement changé ma manière de penser et de faire de la philosophie. Peut-être de vivre. J'y ai découvert l'esprit Rachi que je trouve propre à Troyes.

LVEC : Quels liens entretenez-vous avec le monde universitaire ? Qui sont vos étudiants ?

GR : Notre partenaire historique est l'Université de Reims Champagne-Ardenne où nous proposons nos cours, dans le cadre diplômant des études de licence et de master, pour les étudiants du Centre universitaire de Troyes. Et nous construisons également nos cours et séminaires en partenariat avec d'autres universités ou institutions de recherche, principalement dans la région Grand est, avec les universités de Lorraine et de Strasbourg, à Paris avec le Centre des Études arabes et orientales de l'Université Paris III Sorbonne et le Laboratoire d'Études sur les Monothéismes du CNRS. Nous avons, deux années de suite, été invités à animer des séminaires à l'Université de Bucarest, dans le cadre de la création d'un partenariat avec cette université, l'Institut européen Emmanuel Levinas, représenté par Gérard Rabinovitch, et Armand Abécassis, directeur des études juives de l'AIU et actuellement président de l'Institut Rachi. Nos étudiants sont donc principalement aubois et les liens avec les universités françaises et européennes principalement dans la région, à Paris et en Europe de l'est. En terres ashkénazes.

LVEC : Au sein de vos obligations de gestion et de représentation, quelle latitude conservez-vous dans vos recherches universitaires ?

GR : C'est un peu la quadrature du cercle... Trouver du temps pour la recherche qui, si elle veut être sérieuse, demande beaucoup de temps. Je participe à des colloques et des journées d'études, afin de rester en contact avec mes collègues universitaires français et étrangers, j'écris



des articles, souvent en résultats de ces colloques et j'essaie de participer à des collectifs, certains issus de colloques organisés à l'Institut Rachi, pour maintenir la discussion scientifique, sans laquelle il est impossible de construire une pensée questionnante et vivante.

LVEC : Dans le cadre de ces travaux, vous avez publié un ouvrage sur Maïmonide. Pouvez-vous nous en dire plus ?

GR : Les éditions du Seuil m'ont proposé d'écrire un livre de présentation de la vie et de l'œuvre de Maïmonide, philosophe, rabbin et médecin du XIIe siècle afin de le faire connaître auprès du grand public. Ce livre est paru début 2017 sous le titre *Maïmonide ou la nostalgie de la sagesse*. Depuis la vie de Maïmonide, d'Andalousie, au Maroc jusqu'en Égypte, c'est tout le monde du bassin méditerranéen qui se dessine dans les terres d'Islam, celle des Almohades d'Andalousie du sud et du Maroc,

intolérants poussant juifs et chrétiens à l'exode jusqu'à l'empire de Saladin qui a offert une terre d'accueil à la famille de Maïmonide, en Égypte, où ce dernier a pu rédiger ses grandes œuvres religieuses et philosophiques. Ce qui m'a tant attirée chez ce philosophe, c'est sa pensée de la perplexité : comment continuer à pratiquer sa religion, transmise par tradition, depuis les découvertes de la philosophie qui la remettent en doute ? Comment penser avec sa tête sans s'arracher le cœur ? Et la manière dont il prend au sérieux cette contradiction consonne de manière très actuelle avec nos propres interrogations de modernes, ce qui fait de lui un penseur majeur, non seulement dans le monde juif mais pour toute personne qui réfléchit sur sa tradition, quelle qu'elle soit.

***LVEC* : L'intérêt de votre travail réside peut-être dans cet écart constant entre l'exégèse et la pensée juive contemporaine. Qu'en est-il ?**

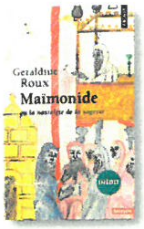
GR : On a souvent tendance à concevoir l'exégèse comme appartenant à un domaine strict – juif, chrétien, musulman – avec ses règles, voire ses dogmes tout au moins un cadre de pensée dont il est difficile de sortir. Et la philosophie juive contemporaine – je pense à Emmanuel Levinas ou à Jacques Derrida, même s'ils détesteraient cette appellation – comme une réponse de sortie du carcan de la pensée religieuse. À mon sens, il ne peut exister de pensée, juive ou non, contemporaine ou inactuelle, sans ses racines monothéistes. La Bible, la Torah, le Coran, le Nouveau Testament appartiennent à notre fonds culturel. L'oublier, c'est oublier nos racines, et du coup, permettre à la violence de surgir de cette ignorance. C'est un danger. On peut discuter, critiquer, être d'accord, refuser mais en tout cas, en se frottant aux textes, en les prenant au sérieux. Ce que fait toute pensée ou philosophie authentique, c'est-à-dire qui ne se prend pas au sérieux. Qui prend au sérieux son héritage sans se donner comme la réponse ultime. Ouvrir le sens depuis la connaissance de son héritage, qu'on l'aime ou non, c'est peut-être là le premier pas vers la tolérance.

***LVEC* : Pour être plus personnel, et un rien impertinent, permettez-nous de vous interroger sur votre façon d'appréhender le foisonnement culturel actuel ?**

GR : Rien de mieux, pour faire son éducation, qu'une bonne auberge espagnole.

Interview par *La Vie en Champagne*
Propos recueillis par Richard Marty.

L'Institut Rachi dispose d'une bibliothèque dont le fonds s'articule autour d'ouvrages à sujet religieux, historique ou sociologique.
(Cl. Richard Marty, novembre 2017).



↓

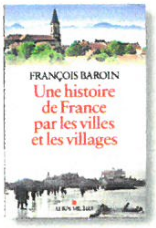
Géraldine Roux,
Maïmonide
ou la nostalgie de la sagesse.
Paris, Éditions Points, Collection Points Sagesse, 2017.

Si les lecteurs de la revue ont l'habitude des textes consacrés à l'art, sous toutes ses formes, l'ouvrage ici proposé pourrait bien sembler a priori y déroger. Il a en effet pour finalité de donner à comprendre les idées d'un savant juif du Moyen Âge, Ha-Rav Moshe ben Maïmon, passé à la postérité commune sous le nom de Moïse Maïmonide. Il pourrait alors effrayer, éveiller à tout le moins quelques réticences : comment appréhender des idées philosophiques sans doute complexes sans être soi-même philosophe ? « Un chemin parcouru de contradictions qui me mène pourtant sur des voies d'ouverture », en quelques mots Géraldine Roux, docteur en philosophie, professeur et directrice de l'Institut Rachi, balaie toute vélléité de renoncer. Elle explique par là aussi sa propre surprise quand elle a découvert puis nourrit, jeune étudiante elle l'avoue, une vraie passion pour ce penseur et l'ensemble de ses textes, dont le *Guide des égarés,* écrit entre 1185 et 1191.

Le lecteur comprend dès les premières pages que l'auteure s'est attachée à mettre en lumière ce texte médiéval. Géraldine Roux, s'appuyant sur les grands traducteurs qui s'y sont intéressés, retraduit le titre de ce dernier par *Guide des perplexes* et explique que pour Maïmonide, rabbin, astronome, médecin, philosophe, l'objet de cet écrit est de pacifier le rapport au savoir, de créer une langue commune qui permette à la religion et à la philosophie de communiquer, et à ses lecteurs de réfléchir au sens profond de la Torah, perdu dans les controverses et les a-peu-près des élites religieuses de son temps.

Maïmonide se fonde sur le postulat que l'esprit questionne constamment l'expérience, tire de ce questionnement une conceptualisation qui soulage de toutes les contradictions. C'est le philosophe qui parle ici. Mais qu'en est-il des contradictions éprouvées par l'âme, se demande le rabbin ? Il faut alors inventer de nouveaux chemins de réflexion pour ces contradictions-là, si réelles. En somme, il convient de ne pas se limiter aux concepts, et d'accepter toutes les divergences de vue dans la mesure où elles enrichissent la réflexion. Géraldine Roux insiste sur la posture de Maïmonide : il demeure « un inventeur et éveilleur d'âmes », sans proposer de solutions toutes faites, commodes et vaines, avec pour seule ambition d'inciter à la pensée. Pour ce savant, le doute n'étaie aucune faiblesse mais devient une force, celle de se détacher des interprétations traditionnelles, oser les interroger pour les faire dialoguer. Maïmonide est né d'une lignée de savants à Cordoue en 1138, dans une Andalousie pétrie de science arabe. Les aléas des luttes de trois confessions issues du Livre pour la suprématie religieuse et leur corollaire, les persécutions à l'encontre des Juifs l'ont poussé à fuir la péninsule ibérique pour l'Afrique du Nord, précisément Fostat dans le vieux Caire, où il meurt en 1204. Géraldine Roux admet qu'il est parfois difficile de faire la part entre les faits et la légende dans la vie de Maïmonide, tant il a été dit à son sujet mais elle rappelle que c'est un homme très instruit et inscrit dans son siècle. Comme tout un chacun, lorsqu'il perd son frère David, alter ego de ses connaissances scientifiques et moteur de sa propre réflexion, le chagrin le ravage et la douleur demeure si vive jusqu'à sa propre fin qu'il en reste inconsolable. *Le Guide des perplexes* est avant tout un appel à transmettre la tradition orale aussi près que possible de la vérité de la Torah. À cette fin, il est à la fois un mode d'interprétation des textes et une proposition de réforme de la tradition religieuse, la volonté assumée de voir Loi orale et Loi écrite rassemblées en une compréhension affinée des textes fondateurs de la foi juive. Il faut se féliciter que Géraldine Roux ait ce talent pédagogique réel de ne laisser à aucun moment son lecteur sur le bord du chemin quand elle écrit. *Maïmonide ou la nostalgie de la sagesse* permet à chacun, bien que la pensée et la philosophie médiévales puissent être méconnues, de saisir l'importance fondamentale, et ce à l'échelle des siècles, d'un penseur tel que Moïse Maïmonide. Ce dernier érige la raison et le doute comme autant de vecteurs d'un projet de paix entre les monothéismes. La nostalgie de la sagesse prend là tout son sens, aux yeux des lecteurs de Géraldine Roux.

RM



↓

François Baroin,
Une histoire de France
par les villes et les villages.
Paris, Albin Michel, 2017.

Depuis des années, François Baroin, maire de Troyes et président de l'Association des maires de France, collecte des anecdotes et des histoires sur les villes et les villages de France. Le résultat, présenté sous forme chronologique, est un portrait kaléidoscopique de notre pays, d'avant Jésus-Christ à nos jours, dans lequel il s'efforce de mettre en valeur la plupart des départements, y compris ultramarins.

En sept parties – la France d'avant la France, le rude apprentissage de la souveraineté, la lente montée de l'État, la nation et ses marges, les contours d'une civilisation nouvelle, les épreuves et les joies, dans le temps présent – et plus de 400 pages, François Baroin dresse l'histoire de la